

Ying Chen : la dame de Shanghai

Francine Bordeleau

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bordeleau, F. (1998). Ying Chen : la dame de Shanghai. *Lettres québécoises*, (89), 9–10.

Ying Chen : la dame de Shanghai

Avec *L'ingratitude*, son troisième roman, Ying Chen est passée à un cheveu de remporter le prix du Gouverneur général et le Femina, mais n'a pas raté le Québec-Paris. Aujourd'hui encore, elle semble étonnée de l'engouement qu'ont suscité ses livres brefs mais denses.

ENTREVUE

Francine Bordeleau

C'ÉTAIT UN SUJET ON NE PEUT PLUS HASARDEUX que celui de *L'ingratitude*¹. Dans ce roman publié en 1995 chez Leméac/Actes Sud, la jeune narratrice adressait, après s'être suicidée, une longue invective à sa mère. Une narratrice morte, vous n'y pensez pas ! Voilà exactement le genre de procédé que directeurs littéraires et professeurs déconseillent *a priori*. Quant au thème maintes fois rencontré des pénibles relations entre mère et fille, il est à manipuler avec soin.

Mais Ying Chen adopte un ton bien spécifique, remarqué dès la publication, en 1992, de *La mémoire de l'eau*², son premier livre. Un style « rappel[ant] de loin celui d'Agota Kristof, le cynisme en moins », notait judicieusement Lucie Joubert dans le magazine *Spirale* de décembre 1992. M^{me} Kristof, l'auteure du *Grand cabier* (Seuil, 1986), est une Hongroise exilée en Suisse qui a appris le français sur le tard et écrit, dans ce français qui n'est pas sa langue maternelle, des livres aux phrases lapidaires et cruelles. La parenté entre les deux écrivaines se situe là, dans cette écriture concise et implacable.

Le manuscrit de *La mémoire de l'eau*, Ying Chen l'a envoyé à cinq éditeurs. « Leméac a été le premier à répondre », dit-elle. Elle ne nommera pas les quatre autres qui, en 1995, ont peut-être regretté leur lenteur. Elle se contentera de dire que dans sa vie « il y a plein de hasards », que Leméac en est un au même titre que le français, Montréal et l'Université McGill, où elle a étudié en arrivant ici, en 1989.

Aujourd'hui, elle vit à Magog, avec son mari chinois et son enfant. Cette jeune femme réservée, née en 1961 à Shanghai, ne se mêle guère au milieu littéraire. Est-ce pour cette raison qu'on semble oublier qu'elle compte parmi les écrivains néo-québécois les plus intéressants ? On cite souvent Dany Laferrière, Sergio Kokis, Neil Bissoondath, mais les trois romans de M^{me} Chen constituent un apport tout aussi fascinant à la littérature québécoise.

Enfant de Mao

Ses livres dépeignent une Chine à la fois moderne et lourde de traditions, qui n'est peut-être pas très éloignée de celle décrite aujourd'hui

par ses compatriotes. Depuis son installation au Québec, Ying Chen fréquente peu la littérature chinoise très actuelle, celle des années quatre-vingt-dix. Mais les écrivains des années quatre-vingt « parlaient beaucoup du mal de vivre, du sens de la vie, de l'absurdité. En 1980, les Chinois sont sortis d'une grande absurdité ».

En 1980, Mao est mort depuis quatre ans, après un règne qui en aura duré près de quarante. « Avec sa mort est survenue la fin d'une époque à tous égards », dit M^{me} Chen.

D'abord, il a fait entrer la Chine dans la modernité ; il a amené la libération des femmes — elles ont obtenu le droit de travailler en 1949 — et changé la vie des paysans. C'est plus tard qu'il est devenu un obstacle.

En 1980, les Chinois liquident donc un héritage ambigu : celui d'un père de la nation ayant joué un rôle aussi capital que néfaste.

Contradictoire Mao ! Cet homme féru de culture classique, « élevé dans une école privée de la Chine profonde », fut « un grand poète, le dernier qui écrivait dans le style ancien ». Ce qui ne l'a pas empêché d'imposer une Révolution culturelle façon prolétarienne et une esthétique fondée sur le réalisme soviétique. La littérature ne s'est pas encore débarrassée de cette influence, souligne Ying Chen, mais, depuis 1980, des écrivains commencent à s'émanciper de la gangue idéologique.

Pour ces « enfant[s] de Mao », comme se définit Ying Chen elle-même, « la Révolution s'est en principe terminée dans les années soixante-dix ». À la faveur d'une libéralisation politique que le régime a poursuivie jusqu'au printemps de 1989, plusieurs ont quitté l'Empire du Milieu. Ying Chen, elle, apprenait le français à l'université. « À ce moment-là, pour qui s'intéressait aux langues étrangères, il n'y avait pas



grand choix. Entre le français, l'anglais et le japonais, j'ai opté pour le français. »

Cette langue complexe — « Je notais les prononciations en chinois ! » dit-elle —, Ying Chen l'apprivoisera pendant quatre ans, de 1979 à 1983. Par universités interposées, elle se fait quelques amis montréalais, puis décroche un emploi qu'elle aurait pu garder à vie. « Je me sentais coincée », affirme-t-elle. Suivant l'exemple d'autres jeunes Chinoises, elle décide de partir. Elle débarque à Montréal au début de 1989, juste avant les célèbres événements de la place T'ien an Men.

L'écriture de l'exil

La narratrice de *La mémoire de l'eau* quitte elle aussi la Chine :

Je n'étais pas encore descendue de l'avion que je regrettais d'y être montée. Ainsi, à l'aéroport de New York, je n'eus pas le sentiment de soulagement que j'avais attendu depuis des années,

dira la jeune femme à la toute fin.

Sans doute Ying Chen a-t-elle mis, dans cette conclusion désenchantée, un peu de ses propres sentiments. « L'adaptation fut très pénible. Je ne sais pas si je recommencerais », confie-t-elle aujourd'hui.

Ce qu'elle sait, par contre, c'est qu'elle a toujours voulu écrire, même quand elle était en Chine. Inscrite au programme de création littéraire, niveau maîtrise, de l'Université McGill, M^{me} Chen entreprend la rédaction de *La mémoire de l'eau*. Ce roman discret, qui dévoile les secrets d'une famille chinoise, comporte peut-être de larges traits autobiographiques. Mais son auteure poursuivait surtout le dessein de « raconter un siècle de la Chine à travers le personnage d'une grand-mère. Je voulais retracer la Chine moderne par le regard d'une femme ordinaire ». Grand-mère Lie Fei, l'héroïne, verra le jour au début du siècle, peu avant la chute du dernier empereur chinois, et mourra de vieillesse au seuil des années quatre-vingt-dix.

Le vrai sujet du livre, précise l'écrivaine, « c'est le caractère répétitif de l'Histoire ». Elle en veut pour exemple... le pied, dont *La mémoire de l'eau* parle d'ailleurs abondamment.

Au début du siècle, on nous bandait les pieds, aujourd'hui, nous portons des talons hauts. Il m'a semblé, quand j'écrivais ce livre, qu'on ne sortait pas de certains schèmes, qu'il y avait des changements dans les manières mais pas de changement radical.

Avec son style épuré et impeccable, d'une grande rigueur, le roman de Ying Chen s'impose comme l'un des grands crûs de l'année 1992. « Il est très difficile d'écrire, soutient-elle pourtant. Et écrire en français est encore plus compliqué. »

Elle corrige inlassablement, à l'affût du mot le plus juste et de l'image signifiante. Elle commente son œuvre sans complaisance aucune. Ainsi, des *Lettres chinoises*³, un roman épistolaire publié en 1993, un an après *La mémoire de l'eau*, elle dira que « c'est un livre vite fait », que « ce n'est pas vraiment un livre formidable ». Ce roman procède de l'urgence et de la nécessité. « C'est un livre sur l'exil intérieur et extérieur. J'avais besoin de le faire parce que j'étais très étrangère. Je crois que c'est en réalité mon premier roman, qu'il était dans ma tête avant *La mémoire de l'eau*. »

À travers les personnages de Yuan, qui s'exile à Montréal pour cause

de mal de vivre, et de son amoureuse Sassa restée à Shanghai, Ying Chen y explore, entre autres thèmes, ceux du déracinement et de l'affrontement des cultures. Les deux amants s'échangent des lettres pendant un an. Malgré les promesses d'amour toujours maintes fois réitérées, la passion s'étioule, le mensonge s'installe, et l'éloignement finit par avoir raison des bons sentiments et des meilleures intentions.

Une éthique de la cruauté

Ces *Lettres chinoises*, qu'aujourd'hui leur auteure renie presque, annoncent néanmoins *L'ingratitude*, un roman à l'ironie cruelle qui met à nu — et à mal — les relations d'une jeune femme de vingt-cinq ans avec sa mère. Cette cruauté-là, *Les lettres chinoises* la portaient déjà en germe : dans ce que dissimulaient entre les lignes les échanges épistolaires, dans les mensonges que l'on devinera, dans l'implacable dérive des sentiments...

La narratrice de *L'ingratitude* est étouffée par l'amour envahissant de sa mère. Elle est étouffée, aussi, par des conventions sociales qu'elle trouve étriquées. Comme le Yuan des *Lettres chinoises*, en somme, elle est la proie d'un mal de vivre profond, contre lequel elle ne voit qu'une issue : la mort. En se tuant, la jeune femme cherche à punir sa mère.

La relation mère-fille, ou parent-enfant, est une relation d'amour fondamentale. Elle constitue en outre notre premier rapport avec le monde extérieur,

dit Ying Chen. Dans son roman, la relation mère-fille devient prétexte « pour parler du rapport à la vie. La fille, ingrate envers la vie, est ingrate envers sa mère parce que c'est elle qui a donné la vie ». En cent trente pages d'imprécations et d'invectives adressées à cette mère qui aime trop, la narratrice règle ses comptes. « À l'origine, le récit faisait presque le double ! » D'elle-même, l'écrivaine a coupé. Ying Chen n'aime pas les briques. Du travail d'élagage qu'elle s'est imposé est ressorti un récit dense et cru, sans points morts ni scories. Un récit felleux et dur d'une remarquable efficacité. « Mais je crois que tous mes livres sont durs. »

Ying Chen pratique une écriture de la cruauté. Cette cruauté, elle se plaît d'ailleurs à l'exagérer.

Comme écrivain, on doit faire ce qui nous convient. De toute façon, l'exagération est un des éléments qui confère à l'écriture sa complexité. Et quand il n'y a pas de complexité, il n'y a pas de littérature.

En 1997, pour la première fois depuis qu'elle est arrivée ici, Ying Chen est retournée en Chine. Elle entretient d'excellents rapports avec sa mère. Elle réécrira peut-être *L'ingratitude* en chinois.

Mais d'ici là, on aura sûrement pu lire son quatrième roman. « Je travaille beaucoup et j'espère publier bientôt », dit-elle. Ce sera, de toute évidence, un livre bref. Mais elle refuse, pour l'heure, d'en dévoiler le thème.



1. Ying Chen, *L'ingratitude*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1995.

2. Ying Chen, *La mémoire de l'eau*, Montréal, Leméac, 1992.

3. Ying Chen, *Les lettres chinoises*, Montréal, Leméac, 1993.